



HAL
open science

”Il calcio come ’gioco profondo’ e denso di significati”

Christian Bromberger

► To cite this version:

Christian Bromberger. ”Il calcio come ’gioco profondo’ e denso di significati”. *L’umanita in gioco*, 2017. hal-01790034v2

HAL Id: hal-01790034

<https://hal-amu.archives-ouvertes.fr/hal-01790034v2>

Submitted on 13 Jul 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Christian Bromberger

Aix Marseille Univ, CNRS, IDEMEC, Aix-en-Provence, France

Il calcio come “gioco profondo” e denso di significati

(paru en italien in *L'umanità in gioco*, Milano, Utet, pp. 21-46)

Je voudrais tout d'abord remercier les organisateurs de ce festival et en particulier Giulia Cogoli pour leur invitation. Je voudrais aussi remercier Marco Aime pour sa médiation. Je voudrais dire aussi à quel point je suis heureux de constater que ce festival d'anthropologie du contemporain fonctionne et fonctionne bien depuis sept ans. C'est une très bonne nouvelle pour ma discipline dont une des vertus est, comme le dit Emmanuel Terray, « de mettre au jour des catégories invisibles, des corrélations inconscientes, des logiques souterraines qui échappent à l'observation commune ». L'exercice est plus difficile quand nous traitons de nos propres sociétés en raison du manque de distance par rapport à ce que nous étudions, cette distance, source d'étonnement et d'interrogations fécondes, nous étant donnée quand nous observons des sociétés lointaines. Ici, tout semble aller de soi ; or un pari de notre discipline est que rien ne va de soi. Ainsi en est-il de nos jeux et de nos jeux sérieux que sont les sports.

Pourquoi nos sociétés, dans leur moitié masculine au moins, se passionnent-elles pour les compétitions sportives et, en particulier, pour le football, pour cette histoire de pieds, de têtes, de buts, de ballon, d'équipes et d'arbitre ? Que se joue-t-il dans la passion pour ce jeu ?

Au principe de la popularité de la pratique et du spectacle du football, on invoquera, à juste titre, la simplicité, sinon la facilité, du jeu. Voilà un sport qui s'accommode d'un minimum d'équipements et d'instruments, d'un cadre élémentaire : un terrain vague, une cour d'école ou un coin de plage. Qui n'a tapé dans un ballon sur le chemin d'une adolescence virile et ne retrouve dans les grands matchs les rêves d'exploits impossibles ou les souvenirs du temps perdu ? La simplicité des règles du jeu, à l'exception de la Loi XI - celle du hors-jeu, objet d'innombrables controverses -, a sans doute aussi favorisé la diffusion planétaire de ce sport. Quant aux grands matchs, leur popularité tient, en partie au moins, à un ensemble de qualités esthétiques et dramatiques singulières.

Plaçons-nous du côté des spectateurs. Le tendre vert de la pelouse d'où se détache le ballet coloré des joueurs, les arabesques des ailiers, le développement géométrique du jeu, les envolées des gardiens... font du football un art visuel qui se prolonge, dans les gradins, par le jeu des parures, des déguisements, des étendards, des banderoles, des chorégraphies, des mouvements ondulants des corps formant une *olà* (vague formée par les spectateurs qui se lèvent en cadence pour saluer un exploit); ces parades et les roulements de tambour, les sonneries de trompettes, etc., qui les accompagnent constituent un moment exceptionnel d'esthétisation festive de la vie collective, une source privilégiée - voire unique, pour certains, comme le soulignait Peter Handke - d'expérience et de sentiment du beau. Nicolas de Staël a traduit à sa manière dans ses tableaux ce jeu de mouvements et de couleurs. « Entre ciel et terre sur l'herbe rouge ou bleue, écrivait-il à René Char en 1952, une tonne de muscles voltige en plein oubli de soi. Quelle joie, René, quelle joie ! » (photo 6).

Mais si l'on entre si volontiers dans cette histoire singulière et répétitive tout à la fois, c'est que le match comme bien d'autres jeux et à l'instar des grands genres, fait éprouver, en 90 minutes, toute la gamme des émotions que l'on peut ressentir dans le temps long et distendu d'une vie : la souffrance, la haine, l'angoisse, l'admiration, la joie, le sentiment d'injustice...(photos 8 bis, 8 ter, 8, 9) On retrouve ici « la bonne dimension » qui, selon Aristote, modèle la tragédie, c'est-à-dire « celle qui comprend tous les événements qui font passer les personnages du malheur au bonheur ou du bonheur au malheur. » Mais pour faire le plein de ces émotions, encore *faut-il être partisan* (ce n'est bien sûr pas là une obligation morale mais une nécessité psychologique). Quoi de plus insipide, en effet, qu'une rencontre sans « enjeu », où l'on ne passe pas du « ils » au « nous », où l'on ne sent pas soi-même acteur ? On admirera sans doute la qualité technique de la partie, la beauté du jeu, les prouesses des athlètes mais on ne ressentira pas le piment et la plénitude dramatiques du spectacle. Si la recherche d'émotions (« *the quest for excitement* », selon les termes de Norbert Elias) est un des ressorts essentiels du spectacle sportif, la partisanerie est la condition nécessaire pour assurer un maximum d'intensité pathétique à la confrontation. C'est elle qui permet d'éprouver, dans son corps, la tension d'avant-match, l'intensité du drame qui se déroule sur le terrain, la joie ou la souffrance de la victoire ou de la défaite. Nous voici au cœur du paradoxe du jeu. Toutes les définitions insistent sur le caractère fictif du jeu (« ce n'est pas pour de vrai, pour de bon » ; et voici que le spectacle de ce jeu suscite les émotions que provoquent les drames de la vie. « L'antithèse jeu-gravité ne nous paraît ni solide ni concluante », écrivait Huizinga, l'auteur de *Homo ludens* et il est vrai que le football, par les

« valeurs » qu'il met en œuvre, j'y reviendrai, est tout à la fois un jeu et beaucoup plus qu'un jeu. Les attitudes des supporters traduisent bien la tension qui caractérise le spectacle sportif. Le mot italien *tifoso* exprime la violence des sensations qui accompagnent le match; il est dérivé de *tifo* (soutien) qui désigne originellement le typhus, une maladie contagieuse, on le sait, dont une des variantes est caractérisée par une fièvre intense et une agitation nerveuse. Tous les supporters expriment, à travers leurs propos comme à travers leurs comportements, l'intensité de cette expérience corporelle (photo 10). Les plus fervents se disent « pris » quelques jours avant un match important. Ils dorment mal la veille de la rencontre. Ils mangent peu ou jeûnent avant la partie et se rendent au stade concentrés, tendus et recueillis. Pendant le match, ils « vibrent » au diapason des exploits de leur équipe, commentent le jeu par le geste et la parole, soutiennent les leurs, conspuent les autres, se révoltent contre l'injustice et le sort, blémissent en cas de revers, manifestent leur joie par des accolades à des voisins inconnus - à qui ils diront à peine au revoir au coup de sifflet final -, expriment tapageusement leur liesse et leur « soulagement » une fois la victoire acquise, mais écrasent furtivement une larme, ont « les jambes coupées », « l'estomac qui fait des nœuds » si le destin s'est montré défavorable...

Cette partisanerie, consubstantielle à la passion sportive, est également indispensable pour éprouver pleinement le sentiment d'être *acteur* d'une histoire incertaine qui se construit sous nos yeux et dont on pense, dans les gradins, pouvoir infléchir le dénouement par une intense participation vocale et corporelle (photo 11). Il s'agit d'un spectacle participatif. Contrairement au film ou à la pièce de théâtre, et sauf sombre manigance, les jeux ne sont pas ici déjà faits avant la représentation - c'est là une de leurs propriétés dramatiques singulières -. Cette conviction d'avoir son rôle à jouer n'est pas entièrement illusoire : les équipes gagnent plus souvent à domicile qu'à l'extérieur quand elles jouent devant un public partisan que l'on surnomme, de façon symptomatique, « le douzième homme ».

Mais la passion pour le football ne tient pas seulement à cet éventail de qualités esthétiques et dramatiques. De quoi ce « jeu profond » nous parle-t-il au juste et de quoi nous parlent ceux qui en parlent? Quelles sont, au-delà des règles du jeu, les lois du genre? Tentons d'envisager le match de football, comme Clifford Geertz le fit dans son analyse du combat de coqs à Bali comme un commentaire méta-social, un événement exemplaire, comme une théâtralisation, sur le mode de la fiction dramatique et caricaturale, des valeurs sociales fondamentales, un modèle réduit et métaphorique, en quelque sorte, de ce qui se joue dans la société.

Comme les autres sports, ces jeux d'*agôn*, le football exalte le mérite, la performance, la compétition entre égaux ; il donne à voir et à penser, de façon brutale et réaliste, l'incertitude et la mobilité des statuts individuels et collectifs que symbolisent les ascensions et le déclin des vedettes, les promotions et les relégations des équipes, les rigoureuses procédures de classement, cette règle d'or des sociétés contemporaines fondées sur l'évaluation des compétences. Comme l'a montré Alain Ehrenberg, la popularité des sports réside largement dans leur capacité à incarner l'idéal des sociétés méritocratiques en nous montrant, par le truchement de leurs héros, que « n'importe qui peut devenir quelqu'un », que les statuts ne s'acquièrent pas dès la naissance mais se conquièrent au cours de l'existence. Si Kopa, Pelé, Maradona, Ronaldo, Zidane, Pirlo, Messi... nous fascinent, c'est bien sûr en raison de la qualité de leurs exploits mais aussi parce que nous avons la certitude qu'ils « ont atteint » la gloire « par leurs propres forces et non parce qu'ils ont eu la chance d'être bien nés, fils de... ». Il est, au demeurant, symptomatique que les compétitions sportives aient pris corps dans des sociétés à idéal démocratique : dans la Grèce antique (où, comme le note Hegel, se lèvent les principes d'égalité et d'individualité), dans l'Angleterre du XIX^{ème} siècle, là même où la compétition sociale, la remise en cause des hiérarchies sont désormais pensables. L'idée même de ces championnats, auxquels chacun est invité à participer, n'a pu émerger que dans des sociétés qui font de l'égalité un idéal, sinon une réalité. Imagine-t-on des serfs participant à un tournoi de chevaliers? À l'évidence, non. Rien de plus étranger également à notre sport contemporain que le *tlachtli* ou *ulama* que pratiquaient les Aztèques, un jeu de balles offrant pourtant quelques ressemblances avec notre sport contemporain et que l'on a parfois présenté à tort comme son ancêtre (photo 25). Dans une société où le destin de l'homme était fixé dès sa naissance, où nulle place n'était laissée à l'indétermination, victoire et défaite étaient dotées d'une égale valeur symbolique et il était inconcevable que l'on pût - même dans le jeu - échapper à son rang.

Peut-on, pour autant, réduire l'imaginaire à l'oeuvre dans le football à la simple exaltation du mérite, à un îlot de clarté où le succès serait rigoureusement proportionnel aux qualités de chacun ? Ce sport offre de l'existence une vision plus complexe et contradictoire.

Tout autant que la performance individuelle, il valorise - faut-il le souligner ? - le travail d'équipe, la solidarité, la division des tâches, la planification collective, à l'image du monde industriel dont il est historiquement le produit. Les devises de nombreux clubs (le *E pluribus unum* de Benfica, par exemple) soulignent cette cohésion nécessaire sur le chemin de la réussite dans le stade comme dans la vie. Sur le terrain, chaque poste nécessite la mise

en oeuvre de qualités spécifiques (la force du « stoppeur » « qui sait se faire respecter », l'endurance des milieux de terrain, « poumons de l'équipe », la finesse des ailiers « dribblant dans un mouchoir de poche », le sens tactique de l'organisation, la vision périphérique du jeu, marques du joueur de grande classe, etc.). Alliant la virtuosité individuelle et la solidarité collective, la prise de risques personnels et l'abnégation au profit du groupe, le football s'offre comme le paradigme de l'action efficace. Les chefs d'entreprise, mais aussi les gouvernants - ce sont parfois les mêmes -, ne s'y sont pas trompés : ils multiplient les métaphores footballistiques et, de façon significative, inversent le sens conventionnel de la comparaison ; jadis on comparait l'équipe à une entreprise, aujourd'hui on compare l'entreprise, voire le gouvernement, à une équipe. Une marque stylistique, parmi d'autres, de la footballisation de la société.

Mais si, à travers ses principes, ses héros et ses légendes, le football célèbre l'égalité des chances et la solidarité, le monde social, avec ses inégalités et ses coups bas, refait brutalement surface sur le terrain. Ici, comme dans *La ferme des animaux* de George Orwell, certains sont plus égaux que les autres. Au sein d'un même championnat national, les budgets des clubs varient de un à dix voire à 35 et les transferts de joueurs, au cours d'une même saison, viennent encore creuser les écarts, offrant seulement aux mieux pourvus la possibilité de réparer leurs erreurs de recrutement. Les droits télévisés accentuent ces disparités. En effet, tous les clubs ne profitent pas également de cette manne (évaluée en France pour la période 2016-2020 à 748,5 millions d'euros). En France, et le système est à peu près similaire en Italie, il y a une part fixe distribuée à chaque club, puis un montant plus ou moins important selon le classement actuel du club, son classement pendant les cinq dernières saisons et, enfin, sa notoriété. On est donc entré dans un cycle de « télé-dépendance » favorisant les plus cotés, les plus nantis. Or cette inégalité qui rappelle le monde social s'oppose aux règles générales du jeu qui supposent une égalité des compétiteurs au début de la partie, quitte créer ces conditions d'égalité, comme dans les courses de chevaux à handicap.

Cependant quelles que soient ces inégalités, au football, plus encore que dans les autres sports, le meilleur ou le plus doté ne gagne pas toujours. Qui aurait parié sur la victoire de la Grèce dans le championnat d'Europe des nations en 2004, infligeant le même contre-pied aux prévisions que le Danemark 12 ans avant dans la même compétition ? Qui aurait prédit la victoire de Leicester dans la première League anglaise en 2016, de la montée de Carpi en serie A en 2015 ? Et que dire de la victoire de Guingamp sur Rennes en finale de la Coupe de France 2014 ? À quoi tient cette propension du football à porter l'incertitude au

paroxysme, ce qui renforce, au demeurant, l'intensité dramatique des matchs, et quelles sont les leçons philosophiques de ces entorses insolentes à la glorification prévisible de l'excellence?

Si le match de football est aussi captivant à regarder que « bon à penser », c'est que l'*aléatoire*, la *chance*, les *erreurs* d'appréciation y tiennent une place singulière, en raison de la complexité technique du jeu fondé sur l'utilisation anormale du pied, de la tête et du torse, de la diversité des paramètres à maîtriser pour mener une action victorieuse. On sait que le pied a mauvaise réputation, et pas seulement à tort si l'on considère l'aire corticale qui lui correspond, dérisoire si on la compare à celles qui gouvernent les organes de la préhension et de la phonation (photo 26). Et il est assurément difficile de maîtriser, sans commettre d'erreur, un objet avec un membre si défavorisé. Au football, on rate souvent des « occasions immanquables » et il arrive que l'on marque contre son camp - un cas de figure propre à ce sport -. Le prodige, le temps d'une partie, n'est-ce pas précisément celui dont les supporters disent dans un élan d'admiration : « C'est pas possible! Il a une main à la place du pied! » L'incertitude du dénouement d'un match est encore accrue par des impondérables (le vent, la pluie, une motte de terre...) et par le florilège d'erreurs (de placement, d'anticipation, de choix inopportuns - « Pourquoi il a passé ? Pourquoi il n'a pas tiré ? » -...) qui ponctuent la partie.

Par la place qu'il accorde au hasard - rarement perçu pour ce qu'il est et d'où émerge la figure du destin -, le football nous rappelle avec brutalité, comme ces jeux médiatiques où la roue peut avoir raison du savoir, que le mérite ne suffit pas toujours pour devancer les autres. De ces impondérables, qui peuvent à rebours de toute prévision statistique, modifier la trajectoire d'une balle comme ailleurs celle d'une vie, joueurs et supporters tentent de se prémunir, par une profusion de micro-rituels qui visent à amadouer le sort. Parmi les joueurs, ce sont le goal et les avants qui se montrent le plus vigilants dans ces exercices propitiatoires; leurs actions sont décisives : par un exploit ou par une bévue, ils peuvent devenir, d'un seul coup, des « héros » ou des « zéros ».

Si le match, avec ses rebonds imprévisibles, ses tirs détournés involontairement dans le but, s'offre comme une riche variation sur la fortune, il se prête aussi à penser les vices et les vertus de l'erreur. Pendant les amères soirées qui suivent les défaites, les supporters ruminent les fautes des leurs et désignent volontiers les coupables : l'entraîneur et ses mauvais choix, tel joueur mal aimé et ses « erreurs impardonnables » et ils instruisent le procès du juge (l'arbitre), accusé de « vols manifestes » et volontiers érigé en bouc émissaire. Mais les

erreurs ont parfois, sur le terrain comme dans les laboratoires ou dans la vie quotidienne, des conséquences fructueuses et inattendues. Un tir raté, faisant prendre au ballon une trajectoire imprévisible, peut aboutir à un but, alors qu'une frappe techniquement irréprochable, « comme à l'entraînement », ne surprendra pas le gardien. Une faute peut, par ailleurs, susciter une insatiable envie de rachat, décupler l'énergie et la créativité du coupable. Les matchs de football regorgent de ce genre de « *felix culpa* », comme la faute d'Adam d'après Leibniz, qui appelle une rédemption. Demi-finale du Mondial 1998 opposant la France à la Croatie : au début de la deuxième mi-temps, les joueurs français tardent à entrer dans le jeu, tandis que les Croates attaquent tambour battant. L'arrière Lilian Thuram « oublie » de remonter le terrain pour mettre en position de hors-jeu son vis-à-vis, Davor Suker, qui fonce vers le but et marque. Une minute dix après cette « erreur fatale », voici que le joueur, blessé dans son orgueil, égalise d'une frappe sèche et violente, après une chevauchée rageuse, un relais et une récupération *in extremis*. Le rachat de sa faute originelle le conduira vers une autre prouesse : il réalisera un second but, scellant la victoire de la France, lui qui n'avait jamais marqué, jusqu'à ce match, en équipe nationale...

Si, sur le chemin du but, il faut conjuguer le mérite et la chance, savoir tirer parti des erreurs des uns et des autres, il faut aussi parfois s'aider de la *tricherie*, le simulacre et la duperie mis en oeuvre à bon escient se révélant ici, plus que dans d'autres jeux et sports, d'utiles adjuvants. Retenir un adversaire par le maillot sans se faire voir, s'effondrer dans la surface de réparation pour un coup que l'on n'a pas reçu... font partie du « métier ». « J'ai mis la tête et Dieu la main », commentera, non sans humour, Diego Maradona après avoir marqué un but décisif lors de la rencontre Argentine-Angleterre du Mondial mexicain en 1986 (photo 19). « Frappe avant d'être frappé, mais frappe discrètement », confiait un arrière international français. À ces multiples leçons de friponnerie - un moyen, parmi d'autres, de s'en sortir -, la figure de l'arbitre, qui a longtemps été noire, oppose les rigueurs de la loi, le respect de la règle du jeu. Mais la justice au football présente un visage singulier : elle est immédiate, irrévocable, sanctionne en un clin d'œil des fautes parfois difficiles à percevoir et laisse une large place à l'interprétation. Les juges peuvent se tromper dans leurs appréciations visuelles, *a fortiori* quand il s'agit de discerner si un joueur est hors-jeu. Des études publiées récemment dans *Lancet* et *Nature* ont montré que ces erreurs étaient dues à une mauvaise position des juges sur la ligne de touche ou à des effets de perspective. Mais les erreurs d'arbitrage ne sont pas seulement des affaires de perception, l'interprétation s'en mêle. Le juge doit instantanément décider si une action litigieuse (un tackle, par exemple) était régulier

ou irrégulier et, plus difficile encore, si la faute était *intentionnelle* (la « charge » était-elle « loyale » ou « déloyale », la main « volontaire » ou « involontaire » ?). Contrairement à la plupart des sports où la mesure sert d'étalon, de preuve et de verdict, le football est ainsi le théâtre d'erreurs judiciaires sans appel et souvent déterminantes sur le résultat du match. Les retransmissions télévisées avec leurs ralentis, leurs « loupes » sur les actions litigieuses ont avivé la sensibilité, déjà à fleur de peau, des supporters aux erreurs d'arbitrage. S'est ainsi créé un sur-spectateur, un commissaire enquêteur à l'affût de toutes les preuves des fautes commises au détriment de l'équipe qu'il soutient. Mais si le match se prête à un débat dramatisé sur la légitimité de la justice, il rappelle aussi, à sa façon, que la partie, comme tout épisode de la vie sociale, ne peut se dérouler sans un minimum d'arbitraire. Qu'en serait-il d'un match, d'un cours, d'un voyage organisé... où l'arbitre, le maître, le guide touristique... auraient, à tout moment, à asseoir contradictoirement leurs décisions ?

Le football incarne une vision à la fois cohérente et contradictoire du monde contemporain. Il exalte le mérite individuel et collectif sous la forme d'une compétition visant à consacrer les meilleurs mais il souligne aussi le rôle, pour parvenir au succès, de la chance, de la tricherie, des erreurs, d'une justice incertaine qui sont, chacune à leur façon, des dérisions insolentes du mérite. N'est-ce pas là un condensé des conditions de la réussite aujourd'hui ? Mais, par ces mêmes propriétés contradictoires, le football donne à voir un monde *humainement* pensable, y compris quand le succès n'est pas au rendez-vous. Dans des sociétés où chacun, individu ou collectivité, est appelé à réussir, l'échec et l'infortune ne sont psychologiquement tolérables que si la malignité des autres, l'injustice ou le destin en portent la responsabilité. À un ordre irrécusable fondé sur le pur mérite, le football oppose le recours du soupçon et d'une incertitude essentielle. Qu'en serait-il d'une société ou d'un monde entièrement transparents où chacun aurait la certitude rationnelle d'occuper, à juste titre, son rang, où l'on ne pourrait plus dire : « Si seulement ! », où l'on ne pourrait plus accuser l'acharnement du sort (« *Piove sempre sul bagnato* ») ou les interminables trucages de l'autre (« Les jeux sont faits, la partie est truquée et le chien mord les pauvres », dit un proverbe d'Italie du sud cité par A.-M. Cirese) ? Le match de football campe ainsi un univers discutable en se prêtant à une multitude d'interprétations sur les poids respectifs du mérite, de la chance, des inégalités, de la justice et la tricherie sur le chemin du succès. Et c'est sans doute cette caractéristique - la *discutabilité* - qui confère au football sa qualité de « drame philosophique » et attise la passion experte des partisans. « Le plus beau titre que j'ai pu donner à la une de *L'Équipe*, le quotidien sportif français, confiait Jacques Ferran, l'ancien

rédacteur en chef du journal, c'est 'Harry : 10'' «.» Que dire de plus, en effet, du résultat d'un sprint, sinon d'y ajouter des commentaires descriptifs? Le match de football offre, à l'inverse, un champ inépuisable à l'élaboration de récits différents et d'évaluations contrastées. Il permet, sauf en cas de « défaite cuisante » où, précisément, il n'y a rien à dire, d'argumenter à l'infini et de récrire une histoire vraisemblable et conforme à ses souhaits. On n'en finit pas de le commenter, de commenter les commentaires, les notes attribuées aux joueurs par les quotidiens... Les jeux et les sports les plus passionnants sont précisément les plus discutables qui laissent un goût d'inachevé.

Si le football dévoile les méandres d'un destin à notre mesure, il nous place tout aussi brutalement devant quelques autres vérités essentielles, obscurcies ou affadies dans le quotidien. C'est là une propriété générale des jeux. Pour ce qui est du football, il nous dit, avec éclat, que, dans un monde où les biens sont en quantité finie, le malheur des uns est la condition du bonheur des autres (*Mors tua, vita mea*). Les Gahuku-Gama de Nouvelle-Guinée ont si bien compris cette loi d'airain du football et de la société occidentale qu'ils se sont empressés de la contourner pour rendre le jeu plus conforme à leur vision du monde : ils jouent, nous rapporte Claude Lévi-Strauss, plusieurs jours de suite autant de parties qu'il est nécessaire pour que s'équilibrent exactement celles perdues et gagnées par chaque camp. Mais notre propre vision du bonheur ne se construit pas seulement sur les déboires du voisin ou de l'adversaire du jour. Il faut encore - et l'arithmétique des championnats l'illustre pointilleusement - que sur d'autres terrains des rivaux proches ou lointains, faibles ou forts, gagnent ou perdent pour que nous parvenions au succès. Une compétition de football illustre ainsi une autre loi de la vie moderne, l'interdépendance complexe des destinées sur le chemin du bonheur.

Si l'on se passionne tant pour le football, c'est aussi parce que les matchs offrent un terrain privilégié à l'affirmation des appartenances et des antagonismes collectifs. Sans doute est-ce dans cette capacité mobilisatrice et démonstrative des identités que réside une des principales raisons de l'extraordinaire popularité de ce sport d'équipe et de contact. Des championnats régionaux et corporatifs au championnat du monde (en passant par les coupes et les championnats continentaux et intercontinentaux), chaque confrontation fournit aux spectateurs un support à la symbolisation d'une des facettes (locale, professionnelle, régionale, ethnique, nationale...) de leur identité. Le sentiment d'appartenance se construit ici, comme en d'autres circonstances, dans un rapport d'opposition plus ou moins virulent avec

l'autre. Aussi toute rencontre entre villes, communautés, régions, nations rivales, prend-elle la tournure d'une guerre ritualisée (avec ses hymnes et ses fanfares) où ne manquent ni les appels à la mobilisation communautaire, ni l'insistance emphatique sur les différends hérités de l'histoire, ni les emblèmes belliqueux (les étendards, les panoplies des jeunes supporters). Cette mobilisation s'opère dans un espace panoptique singulier, le stade, où l'on voit (une pratique) tout en étant vu (par les autres spectateurs), un espace qui permet la concentration et les démonstrations de foules importantes, à la mesure des phénomènes d'appartenance collective dans le monde contemporain. Là se remembre un corps social défait dans la quotidien, là s'exprime par le chant un sentiment de communauté et de loyauté, là « la société (...) prend conscience de soi et se pose », pour reprendre des termes durkheimiens. Donnons quelques exemples de l'expression, parfois belliqueuse, des identités à travers les matchs de football. Une rencontre peut être l'occasion d'affirmer le sentiment national, *a fortiori* si celui-ci est exalté par le pouvoir politique. Cette association entre football et nationalisme fut illustrée de façon éloquente par les commentaires qui suivirent les victoires de la *squadra azzurra*, lors des Coupes du Monde de 1934 et surtout de 1938. Celles-ci furent présentées comme des preuves de la supériorité du fascisme sur les démocraties. « C'est au nom de Mussolini que la jeunesse de l'Italie fasciste se fait plus forte dans les stades et dans les gymnases, c'est au nom de Mussolini que notre équipe s'est battue à Florence, à Milan et hier à Rome, pour la conquête du titre mondial », pouvait-on lire dans *Il Messaggero* au lendemain de la victoire des *azzurri* dans la seconde édition de la Coupe Jules Rimet en 1934. Les joueurs furent promus par le Duce en « soldats de la cause nationale ». Quant au succès remporté en 1938 dans la France où vient de rompre le Front populaire, il fut attribué à « l'excellence athlétique et sprituelle de la jeunesse fasciste dans la capitale même du pays dont les idéaux et les méthodes sont antifascistes ». Plus banalement, les compétitions internationales réveillent et amplifient des sentiments d'hostilité hérités de l'histoire. Faut-il évoquer, plus près de nous, l'atmosphère longtemps belliqueuse qui a régné sur les France-Allemagne, Pays-Bas-Allemagne, Pologne-Russie, Angleterre-République d'Irlande, ou encore plus récemment Irak-Iran, France-Algérie,? Ce nationalisme est parfois contrecarré par l'attachement que l'on porte à son club de prédilection. Une comparaison entre la situation italienne et la situation iranienne va nous permettre d'opposer deux cas de figure, celui où le sentiment national prévaut sur l'attachement à son club et, à l'inverse, celui où l'attachement au club l'emporte sur le sentiment national. À Téhéran, comme dans la plupart des capitales du monde, deux équipes se disputent les faveurs des supporters, Esteghlal, « L'Indépendance », et Perspolis, du nom grec de l'ancienne capitale des Achéménides.

L'opposition entre ces deux clubs donne lieu à des derbies ou classiques enflammés entre les bleus d'Esteghlâl et les rouges de Perspolis. Mais, malgré ces tensions, lors des matchs de Coupe d'Asie des clubs champions (AFC), les supporters soutiendront l'adversaire local contre le club étranger aux cris de « *Iran ! Iran !* ». Ce soutien au plus proche, cette prééminence du sentiment patriotique, les supporters l'expriment par une formule : *Bâzi asiâ'ï, bâzi melli* (« Le jeu, la compétition asiatique est une compétition nationale »), ce qui est la traduction footballistique du dicton qui exprime métaphoriquement cette philosophie segmentaire : *Barâdarhâ gusht-e hamrâ mikhorand amâ ostekhân-e hamrâ dur nemirizand* (« Les frères s'entre-dévorent mais ne jettent pas leurs os à la poubelle », autrement dit aux autres). Cette solidarité entre « ennemis » face à l'autre est la démonstration la plus éloquente, dans le domaine du football, de la ferveur chauvine iranienne. Les Iraniens suivent donc ce que l'on appelle le modèle bédouin : « Moi contre mon frère, mon frère et moi contre mon cousin, mon cousin, mon frère et moi contre l'étranger... ». La situation est différente en Italie. Prenons un exemple. Turin a deux équipes, la Juventus de Turin et l'AC Torino dont les derbies sont aussi enflammés mais ici l'attachement au club prévaut en matière footballistique sur le sentiment national. Les supporters de l'AC Torino se réjouiront d'une défaite de la Juventus de Turin lors d'une compétition européenne et iront jusqu'à encourager et à remercier leurs adversaires. La formule bédouine « mon frère et moi contre mon cousin » ne s'applique donc pas à la situation que l'on connaît souvent dans le football européen où les antagonismes locaux l'emportent, en la circonstance, sur le sentiment national.

Si le football est un baromètre du sentiment national, il l'est aussi des revendications régionales et nationalitaires. A Barcelone, le Barça, avec ses 160 000 socios, a été et demeure le vecteur de la revendication catalane; ses laudateurs le définissent comme « la sublimation épique du peuple catalan dans une équipe de football », « comme une armée sans armes », « l'ambassadeur d'une nation sans État », etc. Ces qualificatifs ne sont pas purement métaphoriques. Durant la dictature de Primo de Rivera, puis pendant celle de Franco, l'étendard bleu et grenat du Barça était brandi à la place de la *senyera*, le drapeau catalan qui était interdit. De même, le club de Bilbao, l'Athletic (rebaptisé sous le franquisme l'Athletico), a été et demeure l'emblème des revendications basques ; de façon symptomatique, en dépit de l'évolution du marché des transferts, l'équipe demeure composée dans sa quasi-totalité de joueurs originaires du Pays basque. En Iran, quelle que soit la vigueur du sentiment national, des clubs cristallisent des revendications identitaires, c'est le cas en Azerbaïdjan, à l'ouest du pays, où Traktorsâzi (littéralement « Fabrique de tracteurs », du nom

de la grande usine installée dans la ville) est l’emblème populaire par excellence des revendications nationalistes azeri, des revendications prônant une plus grande reconnaissance et autonomie culturelles de l’Azerbaïdjan, voire, pour certains, le séparatisme.

Azərbaycan diyarımız, L’Azerbaïdjan est notre terre,

Tirəxtur iftixarımız. Traktor est notre fierté

Au sud ouest de l’Iran, dans le Khouzistan, une province en partie arabophone de l’Iran, les matchs du FC Foolad fournissent l’occasion de manifestations où des supporters, encouragés par des mouvements séparatistes ou irrédentistes, revendiquent, par leurs slogans et leur tenue vestimentaire, leur identité arabe. Mais nous ne sommes encore là qu’au stade des revendications. Dans d’autres cas, en particulier en Europe de l’Est, les oppositions entre équipes de football préfigurèrent l’éclatement des États. En Tchécoslovaquie les matchs entre le Slovan de Bratislava, soutenu par les Slovaques, et le Sparta de Prague, symbole de l’identité tchèque, donnaient lieu à des affrontements brutaux entre supporters, tout comme, en URSS, les rencontres entre le Spartak de Moscou et le Dynamo de Kiev. Une des premières mesures prises par les états nouvellement indépendants fut d’ailleurs d’organiser un championnat national et de demander leur adhésion à la Fédération internationale de football (FIFA). L’explosion de la Yougoslavie fournit l’exemple le plus récent et le plus vif des liens entre football et revendications nationales. En 1990, des incidents extrêmement graves, opposant joueurs et supporters croates et serbes, émaillèrent les matchs entre le Dynamo de Zagreb et l’Étoile rouge de Belgrade puis entre Hadjuk Split et le Partizan de Belgrade. Ce furent là les prémices de l’éclatement de la Fédération.

La situation yougoslave amène à introduire la dimension religieuse dans la genèse des antagonismes footballistiques. Nul mieux qu’Ivo Andric, dans sa *Lettre de 1920* de Sarajevo, n’a traduit plus expressivement les tensions confessionnelles au sein de cette société, et en particulier en Bosnie : « Quand, à Sarajevo, écrit-il, on reste jusqu’au matin tout éveillé dans son lit, on entend tous les bruits de la nuit. Pesamment et implacablement, l’horloge de la cathédrale catholique sonne deux heures. Une minute plus tard (soixante-quinze secondes exactement, j’ai compté), sur un timbre un peu plus faible mais pénétrant, l’horloge de la cathédrale orthodoxe sonne « ses » deux heures. Un peu après, la tour de l’horloge de la mosquée du *bey* sonne à son tour sur un timbre rauque et lointain, elle sonne onze heures, onze heures turques spectrales, conformément aux comptes étranges de pays situés à l’autre bout du monde. Les Juifs n’ont pas d’horloge qui sonne, et seul le dieu cruel sait quelle heure il est pour eux à ce moment-là, une heure qui varie selon qu’ils sont séfarades ou ashkénazes.

Ainsi, même la nuit quand tout dort, dans le décompte des heures creuses du sommeil, veille la différence qui divise les gens endormis. Ces gens qui, dès le réveil, se réjouissent et souffrent, mangent ou jeûnent conformément à quatre calendriers différents et opposés les uns aux autres, et qui adressent leurs prières au même ciel dans quatre langues d'église différentes. Cette disparité, tantôt de façon visible et ouvertement, tantôt de manière invisible et sournoise, ressemble toujours à la haine et se confond parfois tout à fait avec elle ». Doit-on souligner l'actualité du constat d'Andric ? Ce séparatisme communautaire a eu sa traduction footballistique pendant le conflit bosniaque ; les compétitions se poursuivirent mais au sein de trois fédérations distinctes, celle de Bosnie-Herzégovine, regroupant les clubs musulmans, celle d'Herzeg-Bosnie, organisant les matchs entre équipes croates, celle enfin de la République serbe. L'unification des fédérations en 2002 n'a pas effacé les tensions. À Mostar, par exemple, dont le pont a été détruit comme l'a été l'unité de la ville, les rencontres entre le club musulman de Velezh, du nom de la montagne qui domine la ville, et celui, croate, de Zrinjski, du nom du héros qui opposa une farouche résistance aux Turcs, se déroulent dans une atmosphère particulièrement belliqueuse. À la *Red Army* qui soutient Velezh et scande « Rendez-nous nos appartements », les *Ultras* de Zrinjski répondent « Nous ne vous rendrons pas vos appartements ».

Les affiliations religieuses, avec leurs puissantes structures associatives, modèlent aussi dans plusieurs villes d'Europe et du Proche-Orient, la configuration des clubs et des préférences partisans. À Belfast les protestants soutiennent les clubs de Lindfield et de Glentoran, tandis que les catholiques sont partisans du Celtic et de Cliftonville. A Glasgow, l'opposition entre le Celtic, club catholique fondé par un frère mariste, soutenu par les immigrés irlandais et présidé, à ses débuts, par l'archevêque de la ville, et les Rangers, protestants et unionistes, est séculaire. « Aucun spectateur d'un match opposant les Rangers au Celtic, écrivait Bill Murray, ne peut croire qu'il assiste à un simple match de football. Une véritable mer vert et blanc (photo 13), aux trois couleurs irlandaises, agite la moitié du stade. En face, un déferlement d'écharpes rouges, blanches et bleues (photo 14) constituent un contraste saisissant que renforcent les multiples drapeaux britanniques. Aux chants rebelles qui louent la République d'Irlande ou stigmatise l'Association de défense de l'Ulster (l'adversaire protestant de l'IRA) répondent les chants qui célèbrent le plaisir de se tenir debout dans le sang des Républicains, en souvenir de la bataille de la rivière Boyne et de la victoire de Guillaume III sur les catholiques, ou encore des propos pour le moins irrévérencieux contre le pape et l'IRA. La haine qui embrase l'atmosphère est presque

physique quand Glasgow joue, dans le microcosme pacifique d'un stade, la tragédie qui se déroule en Ulster ». Ces oppositions se sont longtemps exprimées à travers le recrutement des joueurs. En 1989, pour la première fois depuis quatre-vingts ans, un joueur catholique, Maurice Johnston, rejoignit les Rangers. Il s'ensuivit une très vive polémique. Les supporters déposèrent, en signe de deuil, une couronne dans le stade et leur président déclara : « C'est un triste jour pour les Rangers. Cela me noue la gorge et il y a beaucoup de gens qui vont résilier leur abonnement ». L'évolution de la situation en Irlande et du football (qui, dans un contexte de marchandisation, s'affranchit progressivement de ses ancrages traditionnels) tendent à émousser ces oppositions religieuses qui demeurent cependant le socle de la bipartition footballistique dans plusieurs métropoles britanniques (à Liverpool, par exemple, où les Bleus, protestants, d'Everton, s'opposent aux Rouges, catholiques, du FC Liverpool). On pourrait aussi évoquer le cas spectaculaire de Beyrouth dont les grands clubs reflètent la fragmentation confessionnelle. Nejme est le club sunnite, Safa, le club druze, Chebab Sahel, le club chiite, La Sagesse, le club de l'archevêché maronite, Homenetmen, le club arménien.

Caisse de résonance des antagonismes religieux, le football peut aussi l'être des différences linguistiques qui scindent les nations. Tel est le cas en Belgique où les métropoles bilingues ou situées à proximité de la frontière linguistique partagent leurs faveurs entre clubs wallons - dont le Standard de Liège est le porte-drapeau - et flamands - dont le FC Brugge est l'emblème -.

Les compétitions peuvent également répercuter des différends et des rancœurs légués par l'histoire. Dans de nombreuses villes en crise, nostalgiques de leur grandeur passée (Liverpool, Marseille et Naples, par exemple), la population s'agrippe avec d'autant plus de ferveur au club qui la représente qu'elle se sent bafouée de l'extérieur et victime d'une histoire mal écrite. Toute confrontation avec une équipe réputée cossue est perçue comme l'occasion d'une revanche sur un destin difficile et se double parfois d'une rivalité entre le Nord et le Sud, une autre opposition puissante qui modèle les « cartes mentales » en Europe. Ainsi, à Marseille les matchs contre le PSG (Paris-saint-Germain), qui furent toujours tendus, font l'objet d'une véritable mobilisation, attisée par les médias. Les jeunes supporters se parent de tee-shirts arborant « Paris, on t'enc... » ou « Anti-Parisiens », tandis que l'on exhibe dans le stade des banderoles fustigeant les « Petits Soutiens Gorges », les « Petits Singes Criants » ou encore les « Pédo Sado Gay » (photo). En Italie, Naples souffre aussi de sa mauvaise réputation, des stigmates dont l'accable l'Italie du Nord et tout match contre une grande équipe septentrionale (Juventus de Turin, AC Milan, Vérone) est l'occasion d'une

revanche sur un destin difficile (photos 16, 17, 20). Pour symboliser avec humour le statut que leur jettent à la figure les Italiens du nord, les Napolitains se sont donné pour emblème, un âne, *'o ciuccio*. Battu, traité avec mépris, accusé de tous les maux, l'âne représente bien l'image que les autres renvoient aux Napolitains qui l'assument avec sourire (photo 17 bis). Si Maradona a connu un tel succès à Naples, c'est bien sûr en raison de ses exploits sportifs mais aussi parce qu'il incarnait une sorte de fils de la cité (photo 18). Devenu riche, il avait conservé une culture de pauvre. Voici comment le présentait un chroniqueur : « Avec ses courtes pattes, son torse bombé, sa gueule de voyou et son diam dans l'oreille, Diego était devenu pour nous un vrai Napolitain. Son amour des belles filles et de la bonne bouffe, sa folie des bolides (...) et, en même temps son côté église et famille sacrée (...), son sale caractère, capricieux, exubérant, indiscipliné, tout cela faisait de lui un vrai fils légitime de la cité ». L'identification était telle qu'on lui attribuait volontiers des origines napolitaines, certifiées, disait-on par un œil malicieux rappelant celui des *scugnizi* (enfants) des quartiers populaires de la ville. Sans doute la famille Maradona a-t-elle des origines amérindienne et italienne (mais rien n'indique que Naples en fut le berceau) mais l'identification de la ville à Diego était réciproque. Voici ce que déclarait notre champion : « Je veux devenir l'idole des enfants pauvres de Naples parce qu'ils sont comme j'étais quand je vivais à Buenos Aires ». Rappelons que grâce à Maradona, le Napoli a été champion d'Italie pour la première fois de son histoire en 1987, vainqueur de la Coupe de l'UEFA en 1989 et a remporté de nouveau le titre national en 1990, ce qui suscita une extraordinaire liesse non dépourvue d'humour, comme en témoignaient les inscriptions sur les murs. Petit florilège : « *Si chiste è nu suonnu, nu me scetate* » (Si c'est un rêve ne me réveillez pas) ou encore sur l'enceinte du cimetière à l'adresse des disparus « *Ca v'avite perso !* » (Ce que vous avez raté !). Ne retrouve-t-on pas ici l'esprit du jeu ?

On peut aussi s'identifier à une équipe parce que celle-ci symbolise une entreprise ou une classe sociale. En France, les clubs de Lens, patronné, à partir de 1934 par la Société des Mines et dont le stade se situait entre les fosses d'extraction du charbon 1 et 9, de Saint-Étienne, émanation des grands magasins Casino puis de Manufrance, et de Sochaux, filiale de Peugeot, font ainsi figures de bastions du football ouvrier. À Lens, l'équipe de Lille, « la bourgeoise », est l'objet de tous les sarcasmes. À Saint-Étienne, c'est l'équipe de Lyon, ville perçue comme bourgeoise, froide et arrogante, qui est brocardée. Même type de partition à Téhéran, mais cette fois-ci à l'échelle de la capitale. Deux équipes, on y a déjà fait allusion, se disputent depuis les années 1970 le championnat iranien : Tâj (La couronne), rebaptisé après la

Révolution Esteghlâl (L'indépendance) et Perspolis, du nom de l'ancienne capitale des Achéménides (devenu un temps Pirouzi : La victoire). Entre les deux équipes, les Bleus et les Rouges (photos 21, 22), et surtout entre leurs supporters, la rivalité est féroce. Perspolis est un club plus populaire et téhéranais, qui a le vent en poupe depuis la Révolution; on se plaît à en vanter les exploits dans les maisons de thé (l'équivalent de nos cafés) du sud et de l'est (plus pauvres que le nord et l'ouest) de la ville. Esteghlâl, marqué par son passé « impérial », est réputé plus aristocrate, a moins de supporters dans la capitale mais plus de rayonnement dans l'ensemble du pays. Les partisans des Bleus traitent avec dédain les supporters des Rouges de « *longi* » (le *long* est la serviette rouge que l'on revêt au hammam et qui connote l'archaïsme); ils leur rappellent dans leurs chants que le ciel est bleu comme la couleur de leurs maillots, que leur club est « vivant, magnifique, indestructible », qu'il est « la gloire de l'Asie et de la patrie », « le maître des oiseaux acharnés » et que « sous la protection de Dieu qui donne la vie, c'est un champion éternel ». Quant aux Rouges, leurs slogans fustigent les défaites cuisantes qu'ils ont infligées à leurs adversaires (un 6-0 mémorable notamment) et ils répondent à leur « *long* » par un « *kise* » vengeur (le *kise* désigne le gant blanc traversé de fines rayures bleues dont on se sert, au hammam, pour se frotter la peau). Les affiliations partisans dans la mégapole d'Istanbul (15 millions d'habitants) reflètent aussi la diversité des appartenances sociales et des zones résidentielles. Trois équipes se disputent le leadership : Galatasaray, Fenerbahçe et Besiktas. Galata, c'est le club le plus ancien (fondé en 1905), le club des classes aisées dirigé à sa fondation puis, le plus souvent, par un ancien élève du lycée francophone Galatasaray ; c'est le club qui a remporté le plus de titres nationaux (19), une coupe UEFA et une super coupe UEFA en 2000. Son nouveau stade, Türk Telekom Arena, de 52600 places, situé au nord est de la mégapole porte la marque de ce compromis entre tradition et modernité insérée dans le monde du business. Le stade porte le nom de son sponsor mais le complexe sportif où il se trouve porte le nom du fondateur du club, Ali Sami Yen. Les couleurs du club sont le grenat et le jaune (photo 23). Fenerbahçe, créé en 1907, a un ancrage géographique plus marqué ; c'est d'abord le club de la rive asiatique d'Istanbul, plus précisément le club de Kadiköy où se trouve le stade Sükrü Saraçoğlu (50 500 places). C'est un club considéré comme populaire, même si ses dirigeants sont de riches hommes d'affaires. Le club est réputé pour son kémalisme, son sécularisme (une lettre de soutien d'Atta Türk est donnée pour preuve de cette orientation). Les derbies entre Galata et Fener sont explosifs si bien que la présence dans les tribunes de supporters de l'équipe visiteuse est interdite depuis 2009. Les couleurs de Fener sont le bleu et le jaune. Le troisième grand club de la ville, c'est Besiktas, fondé aussi en 1903 mais dont l'équipe de football n'a été créée

qu'en 1911. C'est le club d'un quartier, d'un « village », dit-on fièrement, dont il porte le nom. C'est un club populaire, « « quartieriste », dit un observateur. Leurs adversaires traitent leurs supporters *d'arabacilar* (« chauffeurs »). Ceux-ci regroupés dans le çarsi (carrefour, marché, nom du groupe de supporters) sont réputés de gauche et ont joué un rôle important lors des événements de Gezi en 2013 (photo 24) pour défendre ce parc d'Istanbul et s'opposer au premier ministre Erdogan et à son parti l'AKP. Les couleurs de Besiktas sont le noir et le blanc. Ces photos des supporters iraniens et turcs sont aussi d'excellentes illustrations de l'intérêt d'étudier les jeux et les sports pour prendre la mesure de la sexuation des rôles et des espaces masculin et féminin dans une société. En Iran, la présence des femmes dans les stades où se déroule une compétition d'hommes est interdite et une équipe nationale féminine de football n'existe que depuis 2005.

Mais revenons aux liens entre football et identité. Toutes ces remarques sur les antagonismes footballistiques attirent notre attention sur un problème fondamental posé par le jeu : avec qui ou contre qui joue-t-on ?

Au point où nous en sommes, une question se pose : les passions partisans ne sont-elles que des caisses enregistreuses et amplificatrices des oppositions qui façonnent la société ? À vrai dire, constater que ces compétitions consacrent et exaspèrent des allégeances et des loyautés collectives, c'est dire à la fois pas assez et trop.

Pas assez, car le football n'est pas seulement une « machine » à classer les appartenances. Exécuté ici et là à partir d'une même partition de base mais selon des modalités diverses, il « dit » aussi ou, plutôt, il disait, à travers le style de jeu de l'équipe, les singularités locales ou nationales et en énonce, ou plutôt en énonçait, le contenu imaginaire. À ce titre, il joue, ou plutôt jouait, un rôle « performatif » dans l'affirmation des identités.

L'identification à un club n'est, en effet, pas perçue et conçue par les supporters comme le simple signe (arbitraire) d'une commune appartenance mais comme le symbole (motivé) d'un mode spécifique d'existence collective, qu'incarne le style de jeu de l'équipe, modulation aux tonalités propres d'un langage universel. Le style local ou national que l'on revendique ne correspond pas toujours, loin s'en faut, à la pratique réelle des joueurs mais plutôt à l'image stéréotypée, enracinée dans la durée, qu'une collectivité se donne d'elle-même et qu'elle souhaite donner aux autres. Non pas tant, donc, à la manière dont les hommes jouent (et vivent), mais à la manière dont ils se plaisent à raconter le jeu de leur équipe (et leur existence).

Plusieurs auteurs ont souligné ces affinités entre manière de jouer et manière de vivre. R. Da Matta notait ainsi en 1982 qu'une des propriétés stylistiques du football brésilien est « le jeu de la ceinture », c'est-à-dire une malice, une filouterie même « visant à esquiver l'adversaire, au lieu de l'affronter directement ». Da Matta voyait dans cette particularité stylistique l'illustration de « la règle d'or de l'univers social brésilien » consistant « précisément à savoir s'en sortir avec tant de dissimulation et d'élégance que les autres en viennent à penser que tout était fort aisé ». Dans la même optique Roberto Grozio (1990) montrait comment le style de la *squadra azzurra*, des années 1930 à l'aube des années 1980, était une métaphore expressive de l'« *italian way of life* »; fondé sur l'alliance des « *braccianti del catenaccio* » (« les hommes de peine du verrou défensif ») et des « *artisti del contropiede* » (les « artistes de la contre-attaque »), il symbolisait deux aspects opposés, l'un négatif, l'autre positif, de l'italianité : l'absence de méthode, de préparation, d'organisation, d'une part, le génie créatif et la générosité dans l'effort, de l'autre. Chaque grande équipe nationale fabrique, ou plutôt fabriquait, ainsi du singulier à partir du général, « indigénisant » le langage universel de la confrontation. Ce processus de création d'un style a souvent répondu à un souci d'émancipation du modèle importé par les Britanniques, voire d'affirmation d'une culture nationale moderne ; ainsi, en Argentine, quand, dans les années 1910, les Espagnols et les Italiens mirent un terme à la domination des Anglais sur le football, ils inventèrent une nouvelle manière de jouer, un style « créole », alliage des qualités ibériques et transalpines. « Le style britannique était fondé sur un solide travail collectif, un bon esprit d'équipe, des passes longues, la rapidité, la puissance physique et peu de dribbles individuels » et un jeu aérien. Le style créole, en revanche, était un style « terrestre », fondé sur des passes courtes, « la précision, une balle plus souvent au sol, un jeu plus lent et l'emphase sur le dribble créatif », nous disait Eduardo Archetti.

Chaque grande équipe locale imprime, ou imprimait, également sa marque propre sur le jeu, si bien qu'une confrontation importante se présente comme « une guerre des styles ». Ainsi le style de la Juventus était caractérisé par les trois S : Serietà, Semplicità, Sobrietà, un style correspondant à la culture de l'entreprise Fiat et à l'austère capitale du Piémont. C'est un style opposé fait de fantaisie et de spectacularité qui était prisé à Naples. On retrouve encore cette variété des styles à l'échelle de Téhéran où pourtant les traditions footballistiques sont moins anciennes. Perspolis, la *mardomi* (« populaire »), est réputé pour son jeu aérien d'attaque, alors qu'Esteghlâl, l'aristocrate et l'estudiantine, qui se targue d'une « plus haute culture », revendique un style plus léché et technique, fondé sur des passes à terre.

Pour le jeune supporter découvrir progressivement ces propriétés du style local est, ou plutôt était, une manière d'éducation sentimentale aux valeurs qui façonnent sa collectivité, sa ville ou sa région. Et reconnaître, à l'échelle nationale et internationale, les particularités des uns et des autres, c'est se familiariser avec une géographie des manières d'être, symbolisées par les couleurs des maillots, qui sont devenues aujourd'hui des principes de classement des appartenances.

Mais les trente dernières années ont vu disparaître cette opposition entre styles locaux. Les changements d'entraîneur, les transferts de joueurs, deux fois par an, à un rythme précipité, ont mis un terme à cette continuité stylistique.

La composition de l'équipe a longtemps offert une autre métaphore expressive et grossissante de cette identité collective, un reflet idéalisé de la population et de ses conceptions de l'appartenance. Pour ne citer qu'un exemple l'équipe de la Juventus comporte régulièrement de prestigieuses vedettes étrangères (Charles, Boniek, Platini, Artur Vidal...), témoignant du rayonnement international du club et de la firme industrielle ; ces joueurs célèbres étaient naguère associés à des coéquipiers originaires du Mezzogiorno (je pense dans les dernières décennies du XX^{ème} siècle à Anastasi, Brio, Causio, Caricola, Mauro), Mezzogiorno dont sont aussi originaires bon nombre d'ouvriers de la Fiat.

Bref, l'équipe symbolisait, rendait visible et incarnait, jusqu'à un proche passé, à travers son style et sa composition, l'identité réelle et imaginaire de la collectivité qu'elle représentait. De cette époque nous vivons le chant du cygne. Deux innovations, l'arrêt Bosman en 1995 et l'instauration d'un *mercato* d'hiver en 1997 ont entraîné une circulation accrue des joueurs au bénéfice des clubs les plus nantis. L'arrêt Bosman a supprimé, en accord avec la législation européenne, la limitation du nombre de joueurs, par équipe, ressortissant d'autres États membres de la communauté ; cette liberté, associée à la possibilité de faire jouer 4 joueurs extra-communautaires (souvent plus en fait par le biais des doubles nationalités), contribue à creuser l'écart entre clubs plus ou moins bien dotés. Acquérir des vedettes au coût exorbitant est le privilège des clubs détenus par les magnats de la finance. Des équipes peuvent jouer sans aucun joueur national. Cette évolution vers une mondialisation mercantile des équipes a été particulièrement spectaculaire en Angleterre, où jusqu'à la fin des années 1970, on ne recrutait pratiquement pas de joueurs étrangers. En 1987, on ne comptait encore dans les clubs de la League que 1, 9% de vedettes venues d'ailleurs. Or, nous disent les auteurs du *Demographic Study of Footballers in Europe 2014* « la Premier League anglaise est le deuxième championnat ayant le plus fort pourcentage

d'expatriés (60,4%), juste après Chypre. » et ils notent encore que « les expatriés représentent aussi la majorité des effectifs en Italie, Turquie, Portugal et Belgique. La plus forte proportion a été observée à l'*Inter Milan* (89%) ». La possibilité de rectifier ses erreurs, de se renforcer est également le privilège des mieux dotés, grâce au *mercato* d'hiver, offrant une session de rattrapage aux dirigeants des clubs. Dès lors la compétition est jouée d'avance et les organismes spécialisés peuvent prévoir, sans risque d'erreur le classement du championnat en fin d'année, du moins pour les premières places. Les joueurs qui, jadis, étaient issus du coin de la rue et accomplissaient une grande partie de leur carrière dans un même club se sont transformés en météores au gré des sollicitations du marché.

De même bon nombre de dirigeants de clubs ne sont plus aujourd'hui des figures locales. Jusque dans les années 1960, et dans de rares cas au-delà, les présidents étaient des industriels locaux qui tiraient un profit indirect (valorisation de l'esprit d'entreprise, atténuation des tensions sociales) de leurs largesses. Rappelons-nous le rôle de Giovanni Agnelli, à la tête de la Fiat et de la Juventus à Turin, du riche armateur Doria à Gênes, fondateur et mécène de la Sampdoria, de l'industriel du textile, Ascarelli, puis de l'armateur Lauro à Naples. À partir des années 2000, à des rythmes variables et sauf remarquables exceptions, les présidents et les actionnaires des grands clubs n'ont plus qu'un lien distant avec les villes dont les équipes sont le fleuron. Ces clubs sont en effet, désormais, la propriété de magnats de la finance, tels les hommes d'affaires James Pallotta, américain né à Boston, président de l'AS Roma ou Erick Thohir, indonésien à l'Inter de Milan. Bien sûr des présidents de clubs d'ancien style demeurent mais la tendance est à la déterritorialisation, à la mainmise des grandes fortunes et groupes internationaux.

Un autre mouvement de déterritorialisation se dessine, celui de l'engouement. Les supporters ne sont plus seulement des hommes du lieu ou encore des originaires de la ville exilés mais aussi des fans résidant à plusieurs centaines ou milliers de kilomètres de leur club, laissant leur identité de naissance au vestiaire et privilégiant une grande équipe internationale au palmarès prestigieux. Parfois ces supporters soutiennent deux équipes, celle de leur lieu de naissance ou de résidence et celle, italienne, anglaise ou espagnole, qui rayonne à travers le monde ; ils paient ainsi leur tribut à leur identité donnée et à leur identité rêvée, exprimant leurs sentiments, manifestant leurs opinions, répondant aux questions sur la toile qui les répercute aux quatre coins de la planète.

Ces diverses modifications n'entament pas pour autant la ferveur populaire. Mais celle-ci a changé progressivement d'assise et de signification : à la célébration de l'entre-soi

s'est substitué un show de vedettes regroupées sous les mêmes couleurs, le maillot demeurant le principal emblème d'identification.

Symbolisant les ressorts contradictoires de la réussite dans le monde contemporain, ce « jeu profond » jette donc un pont entre l'universel et le singulier : il incarne aussi bien les « valeurs » qui façonnent notre époque que les identités - réelles et imaginaires - des collectivités qui s'affrontent.

Je voudrais, pour terminer, mentionner quelques grandes tendances de l'évolution du football depuis le début de mes recherches, il y a une trentaine d'années, cette évolution éloignant progressivement le football de la sphère du jeu. L'accroissement des budgets, dû aux investissements de magnats de la finance mais aussi à l'augmentation considérable des droits télévisés, ont creusé le fossé entre petits et grands clubs. Compare-t-on désormais des équipes avec leurs choix tactiques respectifs, avec leurs vedettes de niveau sinon équivalent, du moins comparable, ou compare-t-on des budgets, les clubs les mieux dotés étant certains de l'emporter ? Ce recul de l'incertitude compétitive, qui est le piment du spectacle sportif, a été en outre favorisé, nous y avons fait allusion, par deux innovations, l'arrêt Bosman en 1995 et l'instauration d'un mercato d'hiver en 1997. Sans doute restent les Coupes nationales, naguère des épreuves phares, où le « petit » sur un seul match, peut battre le « gros » mais cette compétition est boudée par les grands clubs et par les organismes européens, sans doute parce que la place qu'y occupe l'*alea* est trop importante. Si l'aléatoire n'est plus au rendez-vous, la compétition devient terne et les spectateurs sombrent dans l'ennui. Norbert Elias pouvait, à juste titre, opposer au « Charybde d'un match nul » sans rebondissement le « Scylla d'une victoire précipitée (la confrontation est trop inégale) ». Cette régression de l'aspect ludique du match de football a été amplifiée par les mesures prises par les fédérations et les États pour prévenir les turbulences des supporters. Cette réglementation, avec la vidéo-surveillance, la judiciarisation du supporterisme, y compris pour de petits méfaits, a mis un frein au débridement carnavalesque des comportements, à ce jeu où les supporters jouent à faire les fous, quand par exemple ils dégringolent les uns sur les autres, font une mêlée générale pour célébrer un but décisif ou encore quand ils entonnent des slogans outranciers avec des sourires entendus. Or, en Italie, selon de récentes mesures législatives, les banderoles qui ne sont pas ignifuges sont interdites de stade, et les slogans discréditant les adversaires peuvent faire l'objet de sanctions pénales (ce que l'on comprend bien s'il s'agit d'insultes

racistes, moins s'il s'agit de stéréotypes utilisés pour brocarder l'adversaire : le stade n'est-il pas un des rares espaces où l'on peut encore dire des gros mots ?). En 30 ans la physionomie du stade San Paolo à Naples a ainsi considérablement changé. Les banderoles et les chants stigmatisant l'adversaire, qui donnaient au stade son style singulier, ont, pour la plupart, disparu de la scène. Aux virulentes imprécations contre l'équipe et les supporters adverses se sont substituées des scènes de violence à l'extérieur du stade, au rituel le passage à l'acte. Depuis une trentaine d'années, on a assisté dans les stades en Europe à un changement d'ambiance : aux chants et aux chorégraphies symbolisant l'attachement des supporters à leur équipe s'est substituée progressivement une atmosphère plus feutrée, orchestrée par de la musique enregistrée et par un animateur à la voix chaleureuse. Ou encore par des *cheerleaders* (majorettes) qui viennent égayer la mi-temps, comme à Naples, pour apaiser et neutraliser les tensions. Or ces tendances vont à l'encontre des pratiques des supporters les plus ardents. Ceux-ci se sentent dépossédés de la part qui leur est propre du spectacle sportif : l'animation partisane et ludique du stade. On comprend fort bien que la société se prémunisse contre les violences physiques et verbales. Mais entre la disneylandisation du spectacle sportif et le hooliganisme, il y a une voie à trouver, d'autant plus que le public chamarré, bariolé aux couleurs du club, dans cette enceinte particulière où l'on voit tout étant vu, ce public fait partie du spectacle. Rien n'est plus désolant qu'un match joué à huis clos dans un stade suspendu.

Ces quelques réflexions finales peuvent paraître pessimistes. Mais tout ce qui contribuerait au recul de l'incertitude compétitive et à une distance accrue entre les spectateurs et les joueurs de l'équipe que ceux-ci soutiennent serait de mauvaise augure pour le football, ce jeu étant un des rares référents communs d'une culture mondiale masculine et, de plus en plus, féminine aussi. Je vous remercie.